

Sophie Chérier
*L'huile d'olive ne
meurt jamais*



Le livre

« Le mur de pierre de la vaste propriété était criblé de trous, grêlé d'impacts de projectiles, fissuré avoir d'avoir essuyé les tirs. Une image de guerre, de massacre, en pleine paix de l'après-midi. » Par amour pour Caroline, Olivier a rendez-vous avec la vieille dame qui vit dans cette propriété, la baronne Cordopatri, qui a toujours refusé de céder ses quarante hectares d'olivieraie à la Mafia. Elle récolte seule ses olives. Elle vit sous la protection de quatre hommes armés. Personne ne se risquerait à venir travailler pour elle.

Tout à l'heure, Olivier a trouvé une carte sur sa Vespa, un premier avertissement. Et pourtant il est là, en cet après-midi d'automne, devant ce mur criblé d'impacts. Il paraît que, par amour, certaines personnes font des choses folles. Olivier, qui ne se savait pas rebelle, va troubler l'ordre établi par la Mafia.

Retrouvez la suite de ce livre dans *Parle tout bas, si c'est d'amour*.

« L'auteur valorise ici la fréquentation des livres (et Giono que Chérer chérit) comme meilleur moyen de conserver la force de ses convictions. Les mots sont ainsi comme les olives qu'on aime rouler sous la langue : leur huile est un soleil. Qui éclaire. »

Blog Le matricule des anges

« Un roman intelligent, fin et sensible. »

L'Express

L'auteur

Après avoir voulu être juge, [Sophie Chérer](#) est devenue journaliste et écrivain. La question de l'injustice reste néanmoins au cœur de ses préoccupations, comme l'illustre ce roman inspiré de faits réels.

Sophie Chérier

L'huile d'olive ne meurt jamais

Médium poche

l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6^e

*Pour tenir une promesse
faite au juge Pierre Michel*

— *C'est incroyable ! Inimaginable ! Je n'en reviens pas ! C'est impossible ! Je ne pourrai jamais me faire à cette idée ! Nous pensions tous qu'il était éternel ! Indestructible ! Toujours là ! Il faisait partie de notre vie quotidienne ! Pour moi, c'est comme si l'huile d'olive était morte !*

Delfina monte le son. Peine perdue, le numéro est terminé. L'interview de Roberto Benigni s'est interrompue sur cette phrase. On vient d'apprendre la mort de Federico Fellini. Toute l'Italie porte subitement le deuil du Maestro, le deuil d'un génie. Toute l'Italie, du Nord au Sud, depuis la cuissarde jusqu'au talon, en comptant même la grosse goutte de boue qui semble couler de la pointe de la botte et qu'on appelle la Sicile, et les journa-

listes se précipitent pour recueillir les impressions des uns et des autres.

Comme chaque fois, en pareilles circonstances, Delfina revoit défiler dans sa mémoire une ribambelle de scènes, de phrases, de visages liés au nom du grand mort que la radio martèle. Souvenirs heureux de départs pour le cinéma, de mains tenues, de baisers volés pendant le film. Souvenirs de répliques célèbres, de plans immortalisés, d'expressions légendaires, cent fois imitées le soir devant la glace. Quand meurt un personnage célèbre, tout ce qui de nous a vécu un peu de lui, avec lui, en même temps que lui, grâce à lui, meurt aussi. Pourtant, l'acteur préféré de Delfina parvient à la faire sourire. *Comme si l'huile d'olive était morte !* Il en a de bonnes ! Toujours de ces trouvailles ! Elle le voit en train de dire ça, de gémir, de pleurer, d'étirer les lèvres dans tous les sens, de rouler les yeux comme des boules de billard et de se tortiller. Elle se représente mentalement son visage. Grand front. Grand

nez. Grand menton en galoche. Grands cheveux frisés mal coiffés, indomptables. Grande bouche toujours en train de faire des grimaces, et de parler, parler, parler, sans jamais se lasser. Au début, elle trouvait que Sergio lui ressemblait. En moins exagéré de partout. En moins drôle. En moins bavard. Tellement moins bavard. Delfina soupire un peu. Elle est très loin, l'époque où elle pouvait rêver d'épouser un acteur de cinéma, même un pas très célèbre. Et puis, il n'est plus temps de regretter quoi que ce soit. Depuis quelques semaines, son ventre porte l'enfant de Sergio. Un petit qui lui ressemblera. Physiquement, c'est vrai qu'il y a quelque chose.

En hommage à Fellini, à Benigni, aux vivants, aux morts et aux enfants à naître, elle ressort le flacon d'huile de sous l'évier et en reverse une rasade sur la salade de tomates qui attend au coin de la table, recueille avec le gras du pouce la goutte qui allait glisser le long de la bouteille, trace une espèce de signe

de croix dans l'air, une extrême-onction à l'italienne pour le Maestro, un baptême sicilien pour le petit bébé, et puis lèche son doigt. L'huile est bonne. Elle vient des oliviers de la colline, derrière la maison. Elle existe. Elle est là. Elle est vivante. Il n'en reste presque plus de la dernière récolte. Mais dans quelques semaines, ce sera la prochaine.

Les grands-mères des autres avaient des fins normales.

Elles mouraient au grand âge, quand l'heure était venue, et dans l'ordre des choses.

Un beau matin elles se sentaient fatiguées. Leur teint pâlisait, leurs joues se creusaient, leurs cheveux se clairsemaient. On leur parlait plus gentiment que de coutume, sans impatience. Elles attrapaient des grippes, des douleurs, des cancers. Elles dépérissaient. Elles rapetissaient. Elles oubliaient de vivre. Des odeurs inconnues habitaient leur maison.

Un soir, elles étaient mortes. D'une attaque, d'une crise ou d'un arrêt du cœur. Tout le monde était prêt.

On manquait le collège le temps d'aller chez elles pour un dernier adieu. On en avait parlé :

« Ma grand-mère n'est pas bien du tout. Je me demande si je vais la revoir vivante. »

Le moment venu, on jouait les durs. On n'était plus des bébés. On se forçait parfois à avoir de la peine. Et puis on retombait sur une photo ancienne, sur un petit cadeau, et les larmes chaudes coulaient sur les joues que personne, depuis longtemps, ne se risquait plus à caresser, des joues de grand.

Tout était normal. Pareil chez tout le monde.

Mais celle d'Olivier était morte de honte.

Personne ne le disait. Lui seul en était sûr.

Un mois plus tôt, son père avait gagné mille francs grâce à elle à la télévision. Il participait à toutes sortes de jeux, de concours, de loteries. Il achetait le samedi matin tout un tas de cartes à gratter, de grilles à remplir, de quizz à compléter, grâce à quoi il doublait sans y penser sa contribution annuelle à l'impôt. Il n'avait pas de chance. Quand il perdait dix francs, il rachetait sur-le-champ un

autre carton perdant. Quand par extraordinaire il gagnait, il se sentait le vent en poupe, il recommençait... et perdait. Il rentrait de mauvaise humeur, en arrachant le croûton du pain, en le trouvant trop cuit, en froissant son journal dans les embouteillages.

Cette année-là, un nouveau jeu faisait fureur à la télévision. Une soirée entière animée par un homme.

Je répète.

Animée, du verbe *animer*: douer de vie; douer de mouvement; communiquer son ardeur, son enthousiasme à (quelqu'un).

Par un *homme*: être appartenant à l'espèce animale la plus évoluée de la Terre.

Un homme qui parlait fort, qui bougeait trop. Il s'agissait, comme d'habitude, de gagner de l'argent.

Les parents d'Olivier s'étaient mis cette année-là beaucoup de choses sur les bras. Quand ils disaient cela: «Tu as vu tout ce qu'on a sur les bras?!», il se les imaginait

debout, les épaules large ouvertes, les mains pleines de paquets enrubannés, tout sourire, et lui qui accourait, pour soulager tout ça.

Mais quand ils le disaient, ils étaient assis dans la cuisine, le dos voûté, les mains serrées sur des couteaux ou des ouvre-bouteilles, un œil sur la télé qui braillait sur le four, ils ne souriaient pas, et lui, leur fils, avait les pieds dans du béton, et il coulait.

Beaucoup de choses sur les bras. Ils étaient à mille francs près, maintenant, avec le déménagement, la maison, la voiture, les charges, les crédits et les remboursements, comme tout le monde, comme la plupart. Mille francs de plus, c'était bon à prendre. Mille francs sans rien faire ou presque.

– Allô, Maman ? Comment ça va ? Ça fait longtemps !

Le père d'Olivier avait appelé sa mère. Il l'avait invitée à déjeuner le dimanche suivant. Elle était arrivée tirée à quatre épingles comme si elle rendait visite à des gens impor-

tants. On avait pris un apéritif au salon, c'est pas tous les jours fête, et on lui avait fait son plat préféré, du hachis Parmentier, et comme dessert de la tarte aux pommes avec de la glace à la cannelle. Au café, son fils lui avait mis le marché en mains.

— Ils te paient le voyage, ils t'invitent à l'hôtel, tu as même un repas avec la production, et là-bas tu te fais filmer. Ils te disent où te mettre, ça te prend cinq minutes, et hop ! le chèque.

— Mais qu'est-ce que je dois faire ? s'inquiétait la grand-mère.

— Je ne sais pas, je ne peux pas te dire, ça change d'une fois sur l'autre. C'est rien de fatigant, va. Tu ne l'as jamais vue, cette émission ? Tu as tort, c'est fendard. Tu n'auras qu'à regarder la prochaine. Alors tu serais d'accord ?

— Ça doit te rapporter mille francs ? On gagne à tous les coups, tu es bien sûr ? Et si c'est un concours ? Et si je n'y arrive pas ?

– Mais Maman, c'est tout bête. N'aie pas peur, tu feras ça très bien. Tu as une phrase à dire. C'est quand même pas sorcier !

– Bon, d'accord. Tu peux leur téléphoner que c'est d'accord. Tu me diras la date ? Tu viendras avec moi ?

Olivier avait vu son père appeler la semaine d'avant, juste après l'émission, au moment où le numéro de téléphone s'affiche en bas de l'écran. Il était sûr de lui. Sûr d'elle. Il connaissait déjà la date. De toute façon, à son âge, elle était libre n'importe quand. Elle n'avait que ça à faire.

Le jour de l'enregistrement, le fils n'avait pas pu accompagner sa mère à Paris. Il avait trop de travail.

Ils l'avaient filmée à quatre pattes sous la tour Eiffel.

Que ça.

Rien d'autre.

Rien de plus.

Rien de moins.

Juste ça.

Elle s'était tenue là et elle avait dit la phrase.

La rubrique s'appelait *Ta mère*, en lettres fluorescentes qui jetaient des éclairs.

Et sa séquence à elle : *Ta mère à quatre pattes sous la tour Eiffel*. Elle n'avait pas eu le choix. Les autres étaient tombées sur *Ta mère sans culotte devant le Prisu*, ou sur *Ta mère en short dans une boîte de nuit*. Il y avait des astuces, des jeux de mots dans les phrases. C'est ça qui était drôle. Pour *Ta mère sans culotte devant le Prisu*, par exemple, la dame en question n'avait pas été obligée d'ôter sa petite culotte. Mais c'était ce que tout le monde croyait en entendant l'intitulé. En réalité, elle se tenait debout au coin d'une rue, devant un magasin de la chaîne Prisunic, effectivement, bardée d'un panier d'osier à bretelles comme en portaient jadis les ouvreuses des cinémas pour proposer à l'entracte des cornets de crème glacée et des boîtes de chocolats. Elle, dans sa corbeille,

proposait à la France *cent culottes* de toutes les tailles, de toutes les matières et de toutes les couleurs. *Cent*, et pas *sans*. C'était ça qui était drôle.

Ils en tournaient neuf en même temps. Des mises en boîte pour trois semaines. Elle avait de la chance. Il ne faisait pas froid. Derrière les câbles des caméras et des projecteurs, des badauds regardaient. Ils se poussaient du coude. Ils la montraient du doigt.

Un mois plus tard elle était morte. Elle avait soixante-trois ans.

Entre-temps, elle était revenue manger un soir chez son fils. Il fallait fêter ça et la remercier. Elle était trop contente. Elle était trop marrante. La tête qu'elle faisait. Ils avaient repassé la séquence enregistrée six fois de suite. Quand elle disait la phrase elle-même, avec le ton qu'elle aurait pris pour dire : « Je vous ai acheté des tartelettes et des éclairs au chocolat. » Son petit ton propre. La photo de son fils barrée d'un bandeau rouge : 1 000

balles ! qui clignotait et qui faisait *ding ding* comme un vieux tiroir-caisse.

Il avait hasardé :

– On partage, Maman !

Parce qu’il savait pertinemment qu’elle n’accepterait pas. Elle ne pouvait pas faire grand-chose pour eux. Elle gardait son petit-fils pendant les grandes vacances. Elle envoyait des bricoles pour les fêtes. Elle tricotait de temps en temps. Alors ce chèque, c’était la moindre des choses qu’ils le gardent.

Elle était venue attendre Olivier à l’arrêt du car qui le ramenait du collège, de sa première année au collège de la ville. Quand ils étaient sortis, ceux de sa classe l’avaient reconnue et ils s’étaient mis, sans un mot, à marcher à quatre pattes devant elle. Elle avait regardé son petit-fils sans savoir ce qu’il pensait, ce qu’il avait dans les yeux et derrière la tête. Elle savait juste que sur le chemin du retour, il lui avait donné la main, comme quand il était tout petit.

Tout au long du trajet, il lui avait semblé marcher à reculons, ou à contre-courant. Ses chevilles lui faisaient mal, le souvenir des gravillons du Champ-de-Mars lui blessait les genoux et les paumes, et restait là, comme un stigmate dérisoire.

Elle était repartie chez elle.

Et puis elle était morte, deux semaines plus tard, sans crier gare. On disait brusquement. On disait d'une attaque.

Pour Olivier, c'était de honte.

Un peu après, il avait lu dans un journal les propos rapportés d'un responsable des programmes. « Notre télévision est démodée. Les plus jeunes, qui ont grandi avec la télévision, réclament des émissions plus crues, des façons d'agir et de s'exprimer plus directes », disait-il.

Et il ne savait pas à quel point c'était vrai.

Olivier était un plus jeune. Il avait grandi avec la télévision. Il réclamait des façons d'agir et de s'exprimer plus directes, lui aussi. Il réclamait de sa grand-mère une façon plus

directe de l'embrasser, de lui dire bonjour, de lui faire des crêpes, de lui jouer de l'accordéon. Une façon plus directe d'être présente, d'être là. Une façon plus directe d'arranger dans un vase les fleurs qu'on lui apportait le dimanche. Plus crue et plus directe que sa façon définitive de rester couchée cachée sous six pieds même pas de terre. De béton, de caillasse et de vide.

Le poignet de Delfina la fait encore souffrir, mais elle se dit qu'à quelque chose malheur est bon. Avec cet accident, Sergio est bien obligé de mettre la main à la pâte, lui aussi, comme les autres hommes de sa génération, ceux qu'on voit dans les journaux. Le poignet droit ! Il fait un peu de tout, un peu de cuisine, un peu de vaisselle, un peu de repassage, un peu le lit – il a acheté une couette et des draps-housses –, un peu de balayage le matin avant de partir. Il lui laisse un peu de café. Ce soir il donne un peu le bain à son petit. Elle les entend rire et jouer et tout éclabousser tandis qu'elle regarde le journal télévisé sur *Rai Due*. Tout à l'heure il épongera un peu les flaques sous la baignoire. Un gratin de pâtes gonfle et brunit dans le four. Delfina allonge

Du même auteur à l'école des loisirs

Dans la collection MÉDIUM

Ambassadeur de Sparte à Byzance

Quand je pense à la Résistance

Parle tout bas, si c'est d'amour

C'est l'aventure ! (recueil de nouvelles collectif)

Ma Dolto

La vraie couleur de la vanille

Dans la collection NEUF

Une brique sur la tête de Suzanne

Le cadet de mes soucis

La seule amie du roi

L'Ogre maigre et l'Enfant fou

© 2001, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition papier
© 2015, l'école des loisirs, Paris, pour l'édition numérique
Loi n° 49.956 du 16 juillet 1949 sur les publications
destinées à la jeunesse : mars 2001

ISBN 978-2-211-22665-3

Avec le soutien du



www.centrenationaldulivre.fr